

Accrochage des Hommes debout, à Kigali. Bruce Clarke



Les « Hommes debout » au nom du Rwanda

Immenses, dignes, silencieux, les *Hommes debout* sont soudain apparus, le 7 avril 2014, dans une vingtaine de villes. De Genève, sur la place des Nations, à Lausanne, dans la cathédrale; de Luxembourg, devant l'abbaye de Neumünster, à Bruxelles, sur la Grand-Place; de Ouidah, au Bénin, à Montréal, au Canada... Ces mêmes femmes, ces mêmes enfants, ces mêmes hommes vêtus de noir ou d'ocre. Ces mêmes corps droits, ces mêmes pieds nus et têtes hautes, ces mêmes regards dénués de colère ou de tristesse, mais semblant interpeller le tout-venant, rechercher dans notre humanité un recoin de conscience éveillée. En France, on les vit se déployer à Paris, sur le parvis de Notre-Dame et dans

Quand l'art fait l'histoire (3/5).

En avril 2014, pour le 20^e anniversaire du génocide des Tutsis au Rwanda, l'artiste britannique Bruce Clarke crée une œuvre multiforme qui redonne dignité et humanité aux victimes.

l'enceinte du palais de l'Unesco, à Limoges au sein de la faculté de droit, ou à Bègles, pour l'un d'eux, peint sur le mur extérieur d'une ancienne chapelle. Et encore à Lille, à Ivry-sur-Seine, à Choisy-le-Roi...

Qui sont-ils? D'où viennent-ils? Les questions font naître un sourire sur le visage de Bruce Clarke, l'artiste qui a créé ces silhouettes humaines. « Ces images, innocentes en elles-mêmes, interrogent dès lors qu'elles sont exposées dans un espace public, elles font naître l'échange, et c'est précisément ce que je recherche », plaide ce plasticien britannique d'origine sud-africaine, né en 1959 à Londres et installé depuis bientôt trente ans en banlieue de Paris.

(Lire la suite page 22.) ●●●

●●● (Suite de la page 21.)

Ces personnages de plusieurs mètres de haut, Bruce Clarke les a conçus comme un « projet artistique et mémorial » pour accompagner le 20^e anniversaire du génocide des Tutsis au Rwanda, en 1994. En cherchant à peindre « non pas le génocide lui-même, mais ce que les génocidaires avaient essayé de nier, l'humanité, une humanité plus grande que nature », explique-t-il. Parce qu'au Rwanda, ajoute-t-il, les « hommes debout », rescapés du génocide ou victimes enfouies à qui l'art permet métaphoriquement de refaire surface, se comptent par millions.

Depuis ses premières tentatives, autour de 1990, l'artiste construit une œuvre engagée, en prise avec l'histoire contemporaine – le colonialisme, l'esclavage, la ségrégation – et la transmission de cette histoire. « Quand l'art fait écho à l'histoire, comme lorsque Picasso peint Guernica, une sorte de mouvement spontané incite à parler de l'événement historique à travers l'œuvre qui la traite, ce qui m'intéresse depuis toujours, justifie Bruce Clarke. J'y ajoute la nécessité pour moi de me faire porte-parole de l'œuvre, de chercher à créer des rencontres autour d'elle et de son histoire. »

Bruce Clarke a cherché à peindre « non pas le génocide lui-même, mais ce que les génocidaires avaient essayé de nier, l'humanité, une humanité plus grande que nature ».

Pour les *Hommes debout*, Bruce Clarke a réalisé – seul ou lors d'ateliers collaboratifs – au moins 27 toiles – seize hommes, neuf femmes et deux enfants – entre 2007 et 2013, à l'aquarelle (pour les petits formats) ou à l'acrylique (pour les plus grands) et collage de papier – en procédant par lavis très fins créant un effet de transparence. Ses compositions intègrent des mots imprimés, comme incrustés, qui leur donnent un titre : « *Voix dissidentes* », « *Rumeurs du monde* », « *Du sauveur au fossoyeur* »... « *Ils proviennent d'une presse que je lis ou pas*, explique Bruce Clarke. *Et ils suggèrent qu'il y a du sens, même s'il ne s'y trouve jamais explicitement. Je ne mentionne jamais de noms de personnes ou de lieux. Je m'en sers plus comme de bribes de poésie.* » Ces *Hommes debout* ne sont donc pas des personnes identifiables. « *Surtout pas*, insiste-t-il. *Il ne peut y avoir de connotation "Hutu", "Tutsi" ou autre, rattachée à ces personnages dont certains n'ont même pas l'air d'Africains. Seules importaient leur posture et leur expressivité.* »

Ce 7 avril 2014, les *Hommes debout* sont aussi exposés à Kigali, la capitale du Rwanda, à la biblio-



Hommes debout, de Bruce Clarke. Thierry Nectoux (2014)

thèque nationale. Dans le petit pays reconstruit et relativement apaisé vingt ans après l'horreur, l'œuvre est bien reçue et sa dimension universelle appréciée. Le bel accueil tient aussi à la figure de Bruce Clarke lui-même. Le Rwanda s'est familiarisé avec cet artiste qui avait rejoint un collectif de solidarité avec les Rwandais dès l'apparition des signes avant-coureurs du génocide, et qui fut l'un des premiers témoins extérieurs à s'y rendre, en août 1994, peu après ce qu'on

nommait alors, par euphémisme, la « tragédie rwandaise ».

Quatre mois plus tôt, alors que le « Hutu Power » met à exécution son plan d'extermination des Tutsis, Bruce Clarke se trouve en Afrique du Sud, pays que ses parents, membres du parti communiste interdit sous l'apartheid, avaient dû fuir dans les années 1950 pour s'exiler en Angleterre. Le pays en pleine renaissance organise, en avril 1994, les premières élections démocratiques de son

histoire, qui verront Nelson Mandela accéder à la présidence.

Artiste naissant et militant de longue date contre l'apartheid, Bruce Clarke y assiste en qualité d'observateur, lorsque l'actualité rwandaise le rattrape : « *Des photos du Rwanda ont commencé à circuler parmi les journalistes internationaux présents en Afrique du Sud, ne laissant planer aucun doute sur ce qui s'y déroulait, malgré le silence ou la désinformation de différents journaux* », se remémore-t-il.

Après la victoire, à la mi-juillet, du Front patriotique rwandais (FPR) sur le régime génocidaire, il décide de partir au Rwanda, pour « *aller voir et parler de la vraie situation* » du pays. Sur place, il photographie, note tout, multiplie les entretiens, se remplit « à vie » des stigmates d'une horreur vertigineuse. Il s'attache aussi, surtout, à témoigner du défi énorme de la reconstruction, de la difficile remise sur pied des administrations par des personnes jeunes, inexpérimentées et manquant de tout. Il assiste au désarroi des Tutsis de l'extérieur de retour d'exil, il discerne le traumatisme indicible des rescapés et, déjà, ressent profondément une forme de dignité dans ce pays redevenu « *étrangement calme* ».

« Seules importaient leur posture et leur expressivité. »

Le Rwanda occupera dès lors une place à part dans sa vie. Les questions sur son positionnement naissent alors, déjà avec acuité. « *Elles portaient sur la pertinence de mon travail – que peut-il apporter aux rescapés ? – aussi bien que sur sa légitimité – rend-il justice aux victimes ?* », explique Bruce Clarke. *Il me fallait inventer une forme d'art médiatrice, dont la vocation était de creuser les questions, de faire entrer les mécanismes du génocide dans les mémoires, pas d'illustrer le génocide ou de compatir avec les victimes.* »

En 1996, il a l'idée d'une première œuvre mémorielle cristallisant sa démarche d'artiste et son engagement militant : un « *Jardin de la mémoire* », à Kigali, constitué d'un million de pierres, pour honorer les victimes du génocide et offrir aux survivants un lieu de recueillement. « *Il y avait chez moi une volonté de créer quelque chose qui fasse sens*, se souvient Bruce Clarke, *mais je ne savais ni si l'idée était bonne, ni si j'avais la légitimité pour la mener à bien. Il fallait que la demande émane des associations de rescapés, des milieux universitaires et politiques rwandais, je me devais de me montrer le plus convaincant et le plus humble possible vis-à-vis de ces institutions...* »

La première pierre du Jardin de la mémoire est posée en 2000. D'autres suivront, quatre ans plus tard, pour les dix ans du génocide, et encore lors des anniversaires suivants, jusqu'en 2009, à l'occasion de cérémonies associant intimement les rescapés. « *Qu'il s'agisse du Jardin de la mémoire ou par la suite des Hommes debout, l'objet de ma démarche n'a jamais été de créer une œuvre mais de trouver du sens et que ce sens soit partagé avec les Rwandais et, au-delà, avec tous ceux à qui je m'adresse* », précise encore l'artiste, qui songe déjà à sa contribution au 25^e anniversaire du génocide, en avril 2019 pour, une fois encore, « *contribuer à l'œuvre de mémoire* ». Mais, ajoute-t-il, « *seulement si les Rwandais me le demandent* ».

Jean-Yves Dana

Gaël Faye. G. Souvant/AFP



témoignage

« Une armée d'ombres lumineuses »

Gaël Faye

Écrivain et chanteur (1)

« En 2014, le 7 avril, j'étais à Kigali, dans le stade où avaient lieu les célébrations du 20^e anniversaire du génocide des Tutsis. C'est la première fois que j'y assistais au Rwanda. J'ai découvert à cette occasion ces cérémonies cathartiques où les gens, les rescapés, laissent la douleur les submerger. J'ai vu aussi beaucoup d'adolescents, nés après 1994, entrer dans des crises impressionnantes à l'évocation des massacres perpétrés lors de ce génocide qu'ils n'avaient pas vécu, et le mot résilience a pris sens à mes yeux.

Alors que je devais chanter dans ce stade, la question qui s'est posée à moi est celle que se pose Bruce Clarke en permanence : à quoi peut servir l'artiste après tant de douleur ? En France, l'artiste dénonce ou divertit. Mais ici nous étions balayés par une telle souffrance qu'une seule réponse m'est venue : nous devons apaiser.

Hommes debout est un projet qui apaise. Il me redonne de la force, a fait renaître une beauté en moi. Ces hommes debout, ces femmes, ces enfants, je les vois comme une armée d'ombres lumineuses. Bruce Clarke dessine ceux qui n'ont plus de contours, il met des couleurs là où elles ne sont plus, comme on dit d'un auteur qu'il relaie la voix des sans-voix. Voir des ombres s'élever ainsi, c'est un baume.

« Que les peintres nous rendent la vie/Sur les mers de l'oubli qu'ils dessinent des navires », ai-je écrit un jour en pensant à Bruce Clarke. Ce qui m'émeut chez lui, c'est cette capacité à ne pas enfermer son art dans la tour d'ivoire de son atelier, à s'ancrer dans le réel. Je l'avais rencontré en 2004, à l'occasion d'une exposition. J'avais entendu parler de son projet de Jardin de la mémoire pour les victimes du génocide, à Kigali,

j'ai lu aussi son livre *Dominations*, qui m'a inspiré pour l'écriture d'un album. Et lui comme moi étions engagés très tôt dans le Collectif des parties civiles pour le Rwanda. Nous sommes devenus amis.

En 2014, il m'a parlé de son projet d'*Hommes debout* pour ce 20^e anniversaire, alors que je réfléchissais de mon côté à la façon de le marquer musicalement. Il m'a proposé de le parrainer. Je n'aurais accepté avec aucun autre artiste. L'idée nous est venue de lancer un appel à se prendre en photo, en pied, muni d'une pancarte avec les mots « *Je suis debout* », en français, « *I'm standing upright* », en anglais ou « *Mpa-gaze Nyeme* », en kinyarwanda. Via la page Facebook du projet, nous

« **“Hommes debout” est un projet qui apaise. Il me redonne de la force, a fait renaître une beauté en moi.** »

avons reçu des milliers de photos, dans toutes les langues. Puis à partir de cette initiative, nous avons aussi organisé un concert avec plusieurs artistes, le 11 avril 2014, pour relayer l'événement.

Dans les commémorations du génocide des Tutsis au Rwanda, le risque existe de folkloriser le travail de mémoire, de tomber dans un « never again » qui sonne creux. Bruce Clarke n'est pas dans le happening, il s'inscrit dans la durée. Son approche est humaniste, universelle. Et ceux qui ont vu les *Hommes debout* se souviennent de son message. Je trouve cela très fort pour un peintre. »

Recueilli par Jean-Yves Dana

(1) *Dernières parutions* : Petit pays, 2016, Grasset ; CD Rythmes et Botanique, 2017, Caroline Records.

L'artiste Bruce Clarke dans son atelier à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), le 27 juillet. Lucas Barioulet pour La Croix



Bruce Clarke fait revivre les « Fantômes de la mer »

— Créé en 2016, l'un de ses derniers projets incite à regarder autrement les migrants disparus en Méditerranée.

Bruce Clarke aime les citations. Et son ouvrage *Dominations* (1), qui conjugue textes courts et illustrations emblématiques de son travail, en regorge. L'artiste britannique reprend en particulier volontiers à son compte une phrase de Pablo Picasso : « *La peinture n'est pas faite pour décorer des appartements, c'est un instrument de guerre, offensif et défensif contre l'ennemi.* »

Au siècle de l'information accélérée et de la planète interconnectée, Bruce Clarke nuance le point de vue : « *Nous pouvons utiliser l'art et sa beauté pour tenter de changer notre façon de voir le monde* » (2). C'est ce qu'il fait en

particulier avec l'un de ses derniers projets en date, *Fantômes de la mer*, présenté en 2016 comme un « *hommage aux réfugiés économiques et politiques victimes du trafic humain transméditerranéen* ». Chacun de ces disparus en mer, « *milliers d'anonymes qui risquent tout afin de tenter d'avoir une vie meilleure pour eux-mêmes et pour leurs familles* », fait l'objet d'une toile peinte à l'huile, et apparaît, disloqué « *derrière un rideau d'eau métaphorique* », « *linceul sauveteur* » ou « *dernière sépulture* ». Comme les *Hommes debout*, chacun nous fait face dans une attitude neutre et digne.

Ces images fortes, d'une actualité criante, sont pensées pour sortir du débat statistique qui a cours en Europe (« *combien peut-on absorber ?* ») et, plaide l'artiste, pour le resituer « *autour de la raison, un peu désuète, certes, d'humanité,*

« **Nous pouvons utiliser l'art et sa beauté pour tenter de changer notre façon de voir le monde.** »

qui rend nécessaire tout secours et accueil donné à la personne ». Elles ont notamment été présentées à Nouakchott (Mauritanie), à Dakar (Sénégal), et récemment à Paris et à Saint-Martin (Antilles).

Jean-Yves Dana

(1) Éd. Homnisphères, 2006.

(2) In *Fantômes de la mer*, Bruce Clarke, Éd. Artco, 2016. Les citations dans cet article en sont extraites.

Demain L'hommage de Diego Rivera à la classe ouvrière

repères

Le génocide des Tutsis du Rwanda

Le 6 avril 1994, l'avion transportant le président rwandais Juvénal Habyarimana est abattu au-dessus de Kigali. Cet attentat déclenche l'un des pires génocides de l'histoire.

Le 7 avril, les extrémistes du « Hutu Power » mettent en

œuvre leur plan d'extermination systématique des Tutsis et des Hutus qui les soutiennent.

En une centaine de jours, quelque 800 000 personnes, selon l'ONU, sont massacrées par des milices hutues, les Interahamwe, mais aussi par la population, dans chaque village, souvent à l'aide de machettes et d'outils.

Dans le même temps, une guerre civile oppose le gouvernement

rwandais extrémiste au Front patriotique rwandais (FPR), constitué de Rwandais de l'extérieur avec à sa tête Paul Kagame.

Le 4 juillet, Kigali est pris par le FPR. Le 5, le commandement de l'opération Turquoise, mise en place par la France, crée une zone humanitaire sûre permettant aux Hutus de fuir au Zaïre.

Le 17 juillet, le FPR contrôle l'essentiel du pays et met fin au génocide.